

KULTURKADAVER

INTERVIEW

PHOTOGRAPHIE

Ecrire avec la lumière

Entretien : Luc Caregari

Lucien Clergue est sûrement un des photographes les plus influents du 20e siècle : élève de Picasso et ami des écrivains, ses images font une halte à la Galerie Clairefontaine.

woxx : *Toute votre oeuvre se compose de photographies traditionnelles. Est-ce que vous voyez le digital comme un danger ?*

Lucien Clergue : Il faut bien distinguer deux choses, l'oeil qui regarde et les outils pour fabriquer des images. L'oeil ne changera pas dans ses fondements, il évoluera constamment en fonction de ce qui se passe dans le monde et la technique n'a qu'à se mettre au service de l'oeil. Et donc, il ne faut pas faire l'inverse. Par conséquent, pourquoi ne pas faire du digital ? Mais je rappelle qu'on peut même photographier sans appareil : avec une boîte avec un trou et une feuille photo au fond tenue par une épingle. Tout ça n'a pas beaucoup d'importance. Par exemple, une série de photos sur laquelle je viens de travailler est faite de surimpressions - ils montrent des femmes réelles imprimées sur les tableaux de Goya. Beaucoup de gens pensent que c'est du Photoshop, alors que ce n'est absolument pas le cas. Tout s'est passé dans la caméra. Je photographie d'abord les filles, puis je rembobine le film que je garde, avant de me rendre dans un musée où je prends les tableaux.

Mais le digital - en tant que manipulateur - n'est-il pas dangereux en soi ?

Le seul danger avec le digital, c'est qu'on peut beaucoup trafiquer les

photos et tricher sur la vérité encore plus aisément. Enfin, même si on le faisait déjà du temps de Staline ou encore lors de la fameuse révolution des communes en France. Ou encore plus récemment, j'ai vu une photo de l'époque de Bill Clinton où il mettait la main sur l'épaule d'une jeune fille et dans la photo finale la fille a disparu.

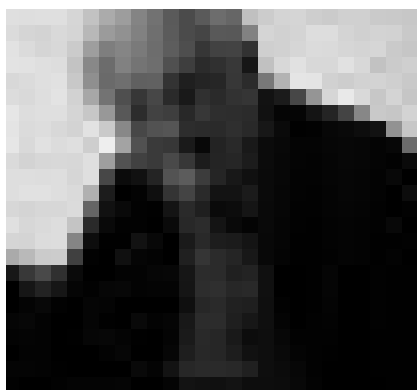
Vous n'avez donc jamais été tenté par le digital ?

Ces trucs ne m'intéressent pas. J'aime donner toutes ses chances à la photographie dans sa vision première, c'est-à-dire : écriture avec de la lumière. Point à la ligne. Alors, on y arrive comme on veut, mais c'est ça l'essentiel.

Pour quelqu'un qui a suivi la prolifération des images tout au long du 20e siècle, le regard doit avoir changé aussi.

Oui, mais là encore, c'est une évolution culturelle de votre génération qui ne connaît pas les mêmes concepts que la mienne. Moi, je suis né dans un environnement qui était beaucoup plus pictural et dominé entre autres par Pablo Picasso - qui était pour moi le Dieu absolu. Aujourd'hui, vous êtes baignés dans les univers d'un Damien Hirst ou d'un Jeff Koons par exemple. Cela fait partie de votre monde et vous allez faire évoluer votre regard à partir de ces bases. Chaque génération a bien sûr aussi ses visionnaires, qui voient bien avant les autres comment le regard va évoluer. Comme Steichen ou Stieglitz qui ont vu Picasso bien avant les autres.

+++ Es ist mal wieder so weit. Die woxx-Redaktion hat die Kadaver wieder ausgegraben und zieht unverschämt über vergangene kulturelle Highlights und nicht so hoch fliegende Events her +++ **Hedda Gabler** im TNL: Der Ibsen-Klassiker „Hedda Gabler“ ist zurzeit in einer Inszenierung von Klaus Weise, Intendant am Schauspiel Bonn, im Theatre National du Luxembourg (TNL) zu sehen. Mag das Bühnenbild noch so schick erscheinen und mit seinen schrillen Farben an den Wänden im Popart-Stil erfrischend modern daherkommen, die Inszenierung selbst ist es nicht. Vielmehr tritt beim Zuschauer nach viel atemlosen Herumgeturne zwischen weißen Ikea-Regalen, sehr vordergründigen Dialogen und hysterischem Gekreische rasch Ermüdung ein. Glaubwürdig in ihrer Rolle ist allein Katharina Bock in der Hauptrolle. Dabei wird jedoch nicht deutlich, dass die Figur ursprünglich als rätselhafte Gestalt konzipiert ist. Denn Klaus Weises Hedda ist lediglich verwöhnt, verzogen und arrogant - diese Rolle spielt sie gut. +++ Roulette. Ouverture début mai de l'expo « **Ceci n'est pas un Casino** » au... Casino. Elle vaut le détour - ne serait-ce que pour apprécier le côté ludique des oeuvres. Lors de l'inauguration, la ministre de la culture, connue pour la qualité de ses interventions orales, a tenu son meilleur speech. Il consistait dans les trois mots : « Faites vos jeux ! » Bien joué, Octavie... +++ Mais peut-être que Mme la ministre a-t-elle simplement pris en compte les railleries qui s'abattaient sur elle après son discours inaugural de la conférence sur « **l'e-book** », il y a quelques semaines à la Bibliothèque Nationale. Devant une audience ébahie, elle avait prononcé à chaque fois que le terme apparaissait : « i-büch ». Que ce soit par fausse solidarité avec l'interlocuteur français d'après - qui d'ailleurs parlait un anglais presque parfait - ou que « i-büch » provienne de la diction mosellane qui lui est si chère, peu importe. Les discours de Mme Modert resteront gravés à tout jamais dans la mémoire de celles et ceux qui ont du les subir. +++ Pourtant, il y a aussi du positif dans le monde culturel et surtout associatif, voire alternatif. A côté du succès réaffirmé des festivals **Eat Your Feet** à Dudelange, du weekend dernier, au **Food for Your Senses**, qui aura lieu à partir de ce vendredi à Tuntange (voir notre article agenda p. 4), c'est aussi dans la métropole du fer que les choses on commencé à bouger. En effet, les **Save Esch Sessions** parviennent depuis le début de l'année à régulièrement remplir la salle de l'ancien restaurant Diva à derrière le théâtre eschois. La dernière rencontre, qui a eu lieu le premier mai, était en même temps une première : c'était l'occasion de la toute première performance de **Plankton Waves**, groupe formé par les rescapés de l'épopée Minipli, le groupe électro-pop qui avait fait couler beaucoup d'encre, ces dernières années. En tout cas, les Save Esch Sessions - qui organisent en outre aussi des soirées de lecture très bien visitées - sont une bouffée d'air frais, dans une ville qui peine toujours à devenir une vraie métropole culturelle. Nous y reviendrons bientôt dans nos pages.



Photographié en digital, faute de mieux : Lucien Clergue.



PHOTO : LUCIEN CLERGUE

Pablo Picasso influence-t-il toujours votre œuvre ?

Que voulez-vous faire ? Bien sûr que c'est toujours le cas. Par exemple, la semaine dernière, j'étais à New York au Metropolitan Museum, où j'ai actuellement fait exposer des photos de Picasso que j'ai prises moi-même. Cela se passe dans le cadre d'une grande exposition sur le cubisme. Mais dans cet exposition, il y a encore une chose extrêmement intéressante - qui m'a même fait repasser au musée juste avant de monter dans l'avion - ce sont les dessins cubistes que Steichen et Stiglitz avaient fait exposer à New York en 1911 - il y a cent ans donc. Et Stiglitz les a même achetés, il a mis l'argent sur la table pour acheter les premiers tableaux de Picasso, sans s'assurer de ce qui adviendra. Et ils sont extraordinaires. Il y a toujours du nouveau avec Picasso. Vous croyez le connaître et en fait, vous ne le connaissez pas du tout.

Quand vous travaillez, est-ce que vous laissez toujours une place au hasard, ou est-ce que vous savez d'avance ce que vous voulez ?

Je vais encore vous resservir du Picasso, qui disait : Si je sais ce que vais faire, pourquoi le faire ? Non, en fait lorsque je demande à une fille de venir poser chez moi, je ne sais pas exactement ce que je vais faire. La fille se déshabille, est nue devant moi

et puis tout à coup il y a une lumière, il y a un fond, il y a un immeuble et je me dis que ça va marcher comme ça. Mais je ne suis pas un reporter. Je ne me promène pas dans la rue avec mon appareil en bandoulière, c'est vraiment une chose que je n'ai jamais faite, même s'il m'arrive d'aller par exemple en Camargue et de me dire que je vais faire des photos. Mais ça, c'est autre chose, c'est écrire avec la lumière. Je me balade chaque jour et il arrive que la lumière soit différente et que cela m'attire et je le fais. Mais je n'ai pas d'a priori.

Y a-t-il des parallèles entre écriture et photographie ?

Oui, c'est très proche bien sûr, à la différence qu'il faut remplacer l'encre par la lumière. Il ne faut simplement jamais oublier que la photographie, c'est avant tout le triomphe de l'œil. C'est-à-dire que parmi les cinq sens,

l'œil prend 85 pourcent de l'attention. Beaucoup plus que l'odorat ou l'ouïe, par exemple. Donc, c'est capital. Bien sûr, il y a l'intellect et une certaine forme de poésie qui resteront à toujours le privilège du littéraire. Mais il y a un privilège capital pour le photographe, c'est de lancer au centième ou au millième de seconde une somme d'informations qu'il a accumulées dans son cerveau au cours de sa vie. C'est un privilège unique, réservé au photographe, alors qu'au peintre, il lui faut du temps pour composer son tableau. Les photographes ont dû accumuler des connaissances qui nous permettent d'analyser et de voir - et qui fait que la photo est bonne ou elle ne l'est pas.

Donc la peur de la pellicule blanche n'existe pas ?

Non, ça c'est vrai. En photographie, cette peur n'existe pas. Pourtant, il

faut avoir le désir. Et la chose la plus atroce qui peut arriver c'est de perdre le désir. Je n'ai plus l'instinct de chasseur que j'avais il y a quelques décennies. On a une autre approche à mon âge. Bon, c'est comme ça, on évolue. Quand on est petit, on veut devenir grand et quand on est grand et âgé, on voudrait redevenir petit. C'est une dualité permanente de l'esprit humain.

Vous pratiquez tout de même encore la photographie ?

Oui, je fais encore des photos. Là, j'ai travaillé à New York pendant deux jours avec des modèles, je verrai bien ce que j'en ferai.

Mais elles sont différentes quand même ?

Bien sûr. Vous savez, à chaque qu'on me demande quelle est ma photo préférée, je réponds par « celle que je ferai demain ».

LUCIEN CLERGUE

Né en 1934 à Arles dans le Sud de la France. D'abord intéressé par la musique - qu'il doit abandonner faute de moyens - il s'prend de photographie à partir de 1949. En 1953, lors d'une corrida à Arles, il décide de montrer ses photographies à Pablo Picasso. De cette rencontre naît une amitié qui va durer jusqu'à la mort de l'inventeur du cubisme. En 1968, il fonde - en compagnie de son ami écrivain Michel Tournier - les « Rencontres d'Arles », devenues depuis un rendez-vous incontournable du monde de la photographie. Depuis 2006, il est aussi le premier titulaire dans la nouvelle section photographie de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France.

Les photographies de Lucien Clergue « Nus et autres sujets » sont à la Galerie Clairefontaine jusqu'au 12 juin.